

relève d'un art, d'une compétence, du savoir-faire d'un artisan, « craftsperson » ou « maker », qui lui donne une forme, une technique, une finalité qui font sa valeur opératoire et sa place dans la société. Un artisan seul ou en atelier dépend d'un commanditaire, d'un réseau qui diffuse l'objet et d'un consommateur. La chaîne opératoire se lie à la chaîne économique. Le fabricant est peu visible dans nos sources tout en étant valorisé socialement. On l'admet aujourd'hui. Mais en associant l'archéologie de l'objet et de l'espace de fabrication, l'iconographie (peintures murales, décor de vase...), la mention des métiers, les comptabilités de travaux publics, l'ethnologie comparée et l'expérimentation, on peut mieux définir « the role of the maker » et « the value of making », faisant appel aussi aux ressources des sciences cognitives, à la philosophie par la réflexion sur l'apport de l'humain à la matière (« the basic human tendency of making »), à la « tactility of making as a process of understanding », en convoquant Merleau-Ponty et Bourdieu. Je ne suis pas sûr que l'artisan antique y gagne toujours beaucoup, mais on se rend compte en tout cas à quel niveau d'exégèse et de conceptualisation se situe aujourd'hui l'intérêt qu'il suscite. Que de chemin parcouru depuis l'ouvrage « séminal » de David Peacock (*Pottery in the Roman World: an Ethnoarchaeological Approach*, Londres, 1982), à moins que ce ne soit le discours qui ait changé car la démarche de Peacock est irréprochable et très complète. Les contributions touchent aux aspects les plus variés de l'artisanat : l'ingénierie militaire de Denys I de Syracuse qui requiert un grand nombre de spécialités techniques et artisanales, à l'image de la division très parcellisée du travail dans l'Antiquité que l'on constate aussi dans les cahiers d'épistates des temples ; les communautés artisanales multifonctionnelles dans l'Antiquité tardive ; la chaîne opératoire des carriers, abordée dès les années quatre-vingt par Tony Kozelj et d'autres, qui associe l'homme et l'outil ; la caractérisation des « local cross-industry networks » au départ de Pompéi et Herculaneum ; la production de l'aulos ; celle des étoffes ; des cylindres-sceaux égéens ; la fabrication des casques grecs ; celle des *dolia* avec leurs réparations ; la glyptique, remarquablement documentée. Plusieurs contributions évoquent l'expérimentation possible des artisanats anciens, qui a une double utilité, affiner les fonctionnements et les valider, assurer aux chercheurs une formation originale et nouvelle qui ne peut que leur être profitable dans leurs savantes démonstrations. Un ouvrage très riche touchant aux aspects les plus variés des savoir-faire artisanaux, mais à la bibliographie quasi exclusivement anglo-saxonne.

Georges RAEPSAET

Paul PICAUVET, *De la mouture gauloise à la meunerie carolingienne. Archéologie des meules et moulins entre Seine et Rhin*. Villeneuve-d'Ascq – Luxembourg, Revue du Nord, Université de Lille – Centre national de recherche archéologique du Luxembourg, 2021. 1 vol. broché, 21,5 x 20 cm, 553 p., 288 fig. (REVUE DU NORD. HORS-SÉRIE, ART ET ARCHÉOLOGIE, 30 ; DOSSIERS D'ARCHÉOLOGIE). Prix : 60 €. ISBN 979-10-93095-21-9.

En 1958, L. A. Moritz publie à Oxford les *Grain-mills and Flour in Classical Antiquity*, ouvrage précurseur et décisif qui avait comme seul tort de valoriser une problématique économique et technologique à une époque où la dominante épistémologique

logique n'en voulait pas. Il a fallu attendre les années quatre-vingt pour que les historiens et archéologues prennent en considération la réelle valeur des techniques de l'Antiquité, de leur dynamique et pouvoir d'innovation, changeant toute l'appréciation des outils de la production économique : 1984, parution des *Water-Lifting Devices* de J. P. Oleson et du *Water-Power* d'O. Wikander ; 1986, c'est la thèse de Marie-Claire Amouretti, *Le pain et l'huile dans la Grèce antique*, qui marque le coup d'envoi des études sur les techniques productives de l'Antiquité. Le moulin et les meules en constituent des pièces maîtresses, emblématiques du renouveau de la recherche. Durant ces dernières décennies, des avancées spectaculaires ont été réalisées, avec un effet boule de neige auprès des chercheurs, archéologues en particulier, qui, de colloques en prospections, ont multiplié les découvertes d'artéfacts et instruments de la mouture, précisant sur le terrain les contextes d'utilisation et cherchant par les analyses géologiques à localiser les provenances voire les carrières de production. Une réunion, tenue à Grenoble en 2005, fonde le *Groupe Meule*, un des plus actifs aujourd'hui dans la récolte et l'analyse des moulins. En 2013, D. P. S. Peacock publiait à Southampton, trente ans après son *Petrological Sketch*, un magistral *Stone of Life* qui ouvrait le champ des investigations à l'Europe et au temps long. Depuis quinze ans, P. Picavet est de l'aventure, infatigable acteur de terrain, devenu aujourd'hui, par sa thèse soutenue à l'Université de Lille et à présent publiée, un des meilleurs spécialistes de la question. L'appréciation liminaire du travail, sous les éminentes signatures de Jean-Pierre Brun et Andrew Wilson, rend justice à cette « masterly region-wide synthesis that spans the longue durée » qui s'appuie sur plus de 2000 pièces inventoriées par site et illustrées selon les règles précises proposées par le *Groupe Meule*. La question des provenances constitue un prérequis de la recherche, la condition de l'étude de la distribution. La pétrographie permet d'isoler les zones de production et de tisser le réseau des marchés. La typo-chronologie affine les modèles et qualités des pierres de mouture et en précise les évolutions. La question des grandes meules à entraînement central ou périphérique est abordée dans le contexte débattu de l'usage du moulin à eau et du moulin à sang. Nous disposons dès lors de critères morphologiques convaincants pour attribuer telle ou telle meule à une installation hydraulique ou à une traction attelée. Beaucoup d'établissements ruraux pouvaient bénéficier de cette installation de mouture qui ne laisse pas nécessairement des traces très visibles sur le terrain. La typologie des meules joue dès lors un rôle décisif et conforte l'idée aujourd'hui de mieux en mieux admise d'une adoption fréquente dès l'Antiquité romaine du moulin à eau, à côté des diverses formes de meules manuelles. Barbegal par son gigantisme reste plutôt exceptionnel. De même, le moulin pompéien n'est plus rare en Gaule, et sans doute aussi le moulin « au fil de l'eau ». Le choix de l'une ou l'autre installation est lié aux besoins, familiaux ou collectifs, les grandes meules étant plutôt associées à la production urbaine « en gros ». Autre indice de spécialisation des meules, du type « Brillon », les moutures destinées aux animaux, dans les régions d'élevage. Autre constat, l'absence de grandes meules au haut Moyen Âge, le retour à une dominante manuelle, qui constituait la règle à la période La Tène. Le moulin à eau réapparaît à l'époque carolingienne, après le moulin à perche de l'époque mérovingienne, et se développe à partir du XI^e siècle. Nous avons affaire à un volume d'exception, d'une rare érudition, dont l'organisation intelligente permet d'aborder efficacement telle ou telle source ou développement. La qualité des

nombreux plans, photographies, schémas, reconstitutions est irréprochable. Les archéologues, historiens économistes et historiens des techniques y trouveront pour longtemps les informations nécessaires à toute étude touchant à la meunerie ancienne, et ce bien au-delà de la région privilégiée du Nord de la Gaule. On comprend que l'ouvrage ait reçu le prix de thèse 2020 de l'École doctorale « Sciences de l'homme et de la Société » de l'Université de Lille Nord de France. Sans conteste un ouvrage magistral.

Georges RAEPSAET

Richard ASHTON et Nathan BADOUD (Éds), *Graecia capta? Rome et les monnayages du monde égéen (II^e-I^{er} s. av. J.-C.)*. Bâle, Schwabe, 2021. 1 vol. relié, 22,6 x 16 cm, 345 p., 199 fig. n/b, 24 fig. coul. (AEGEUM, 1). Prix : 64 CHF. ISBN 978-3-7965-4313-5.

Ce volume rassemble dix contributions présentées lors d'une table ronde organisée en 2016 à l'Université de Fribourg. Après deux introductions donnant un cadre général et exposant la problématique, huit études de cas s'attachent, ainsi que l'écrit Nathan Badoud, à « éclairer l'impact monétaire de la conquête romaine dans les différentes parties de l'espace égéen et au-delà », mais aussi à « faire progresser notre compréhension du fonctionnement de l'économie antique » (p. 12). Andrew Burnett rappelle l'important changement de paradigme que représente le passage de la dénomination *Greek Imperials*, monnaies grecques impériales, à *Roman Provincials*, monnaies romaines provinciales, qui montre à quel point le regard des chercheurs sur ces monnayages a évolué. Il souligne que lorsque l'on étudie la romanisation des monnayages, il convient de considérer le monde romain dans son ensemble, hellénistique mais également celtique, hispanique, etc. La recherche en numismatique a évolué dans l'identification des raisons de frapper monnaie, passant du tout économique au tout militaire. Certes, beaucoup d'émissions monétaires ont servi à financer les guerres, mais lorsqu'on en vient à parler de « préparation » de la guerre pour expliquer d'importantes émissions monétaires en temps de paix, il y a là une exagération manifeste. D'autres raisons de frapper monnaie ont certainement joué : le commerce, les jeux, les distributions, les travaux publics, les paiements internationaux. Et la question doit être posée des modalités du paiement des soldats : en espèces, mais aussi en nature, et en monnaies tant fraîchement frappées qu'anciennes. François de Callataÿ revient sur la thèse de doctorat qu'il consacra au monnayage de Mithridate VI Eupator, roi du Pont, qui mena trois guerres contre les Romains. Depuis 1988, le nombre de cas avérés de monnayages ayant servi à financer ces guerres est passé de 7 à 13. Il s'agit pour la plupart d'émissions pseudo-civiques, frappées dans des cités pour des autorités supérieures. Il ne faut pas aller loin pour chercher le modèle de cette pratique : les Perses, puis Alexandre le Grand, procédèrent de la même façon. Albana Meta montre que les drachmes d'Apollonia et de Dyrrachion furent la monnaie locale utilisée par les Romains pour les dépenses de leurs campagnes militaires depuis leur arrivée en Illyrie en 239 jusqu'au milieu du I^{er} s. av. J.-C. Sophia Kremydi étudie la production monétaire de la Macédoine et de la Thessalie, des Antigonides aux Romains, aux II^e et I^{er} s. av. J.-C. Elle montre que la politique romaine consistant à utiliser des pièces « étrangères », souvent en fournissant eux-mêmes le métal aux émetteurs, a eu des antécédents dans la région. Les émissions d'Histiée ont pu servir de contributions de la cité aux